

Le manuscrit de Rachel Bepaloff qui nous est livré ici est très émouvant. Il est vraisemblablement écrit peu de temps avant sa mort, en 1949 : la notice qui l'accompagne mentionne les œuvres jusqu'en 1948, et, sous un premier titre (« Le jugement des hommes »), ce qui deviendra *Babel* en 1951. Or il manifeste une connaissance de Pierre Emmanuel qui va à l'essentiel, au plus profond d'une œuvre qui se déploie jusqu'en 1984.

La notice que dresse R. Bepaloff précise non seulement les œuvres poétiques de Pierre Emmanuel, y compris *Elégies* qui n'était guère connu avant sa réédition en 1948, mais aussi, au crayon, une œuvre théâtrale que bien peu ont alors remarquée : *Le Lépreux*. Jouée une seule fois au théâtre Pigalle, elle avait été retransmise en direct par la radio. Sa mention témoigne de la grande attention avec laquelle R. Bepaloff suivait la carrière de Pierre Emmanuel. A cette lumière, les quelques inexactitudes de cette notice (Pierre Emmanuel n'a jamais terminé ses études scientifiques ni philosophiques, par exemple), paraissent bien insignifiantes et reflètent ce qui se disait alors.

Le poème que cite R. Bepaloff, « Je me suis reconnu », paraît dans *Combats avec tes défenseurs* le 4 mars 1942 aux éditions Pierre Seghers. Pierre Emmanuel achève la composition de l'œuvre durant l'automne 1941. Il envisageait d'abord de l'intituler « Hic et nunc », et R. Bepaloff ne se trompe pas lorsqu'elle écrit que c'est « dans le drame de l'histoire qu'il a retrouvé le sens de la solidarité humaine ». Pierre Emmanuel explique de son côté que la guerre lui donna l'occasion de sortir de lui-même : « Ce n'était pas seulement la question de mon identité, de mon unité qui se posait à moi, mais c'était aussi la question plus vaste de mon humanité et de l'humanité elle-même, de l'humain lui-même. Qu'est-ce que l'homme ? et qu'est-ce que l'homme dans l'histoire qu'il traverse aujourd'hui ? » (*Conférence à Sainte-Marie de Maumont*, 15 décembre 1983, inédit). Ce que vivaient le Christ ou l'Orphée de ses premières œuvres était maintenant l'histoire du monde précipité dans la guerre. La parole était un acte d'espérance, elle s'élevait à l'intérieur et contre la descente aux enfers.

Mieux encore : R. Bepaloff relève le poème de *Combats avec tes défenseurs* le plus important aux yeux du poète, dont il écrit en 1969, dans sa réédition : « Au même titre que *Le Poète aux Enfers* dans *Tombeau d'Orphée* ou *Christ au Tombeau* dans *Le Poète et son Christ*, *Je me suis reconnu* est l'un des moments essentiels de ma vie : son importance m'est aussi grande aujourd'hui que du temps du nazisme. Le tyran individuel peut changer de nom ou l'Innombrable prendre sa place : toujours chacun de nous, irresponsable, avide de l'être et honteux d'être tel, s'identifie au mal de la manière que ce poème décrit. » Que R. Bepaloff cite ce poème est d'autant plus poignant que peu alors acceptaient de regarder le mal en eux et non seulement en l'autre, dans les nazis ou les dénonciateurs... peu reconnaissaient que, comme le dit Soljenitsine, « la ligne de partage entre le bien et le mal (...) traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Et qui ira détruire un morceau de son propre cœur ? » (*L'Archipel du goulag*). Rachel Bepaloff, juive, condamnée à l'exil, aurait pu se situer sans réserve du côté des victimes, de ceux que le mal n'atteint que par les causes secondes, par l'ennemi. Mais elle évoque le « saisissement que [lui] a causé ce poème »,



non seulement parce que la figure du Tyran, l'incarnation du Mal, y est particulièrement prégnante, mais parce que « le poète avouait qu'il n'était rien de plus et rien d'autre que nous-mêmes ». Cela suppose une grande capacité à se laisser blesser par la vérité, creuser par sa lumière.

Au-delà de la connaissance de la raison, R. Bepaloff manifeste ainsi une profonde connaissance du cœur – au sens pascalien. Elle va droit aux priorités emmanueliennes : la primauté du « symbole mythique qui englobe et unifie le drame individuel et le drame de l'histoire », dans la lumière de « l'intelligence chrétienne du monde, du système spirituel chrétien », la « descente aux enfers » comme expérience commune.

Certainement, Pierre Emmanuel aurait aimé lire ce texte si fort dans sa brièveté. Il aurait aimé savoir que son poème rejoignait ce qu'il cherchait tant : le lieu commun à toute humanité. Il aurait aimé que soient notés l'espérance qui habite sa poésie, au-delà de l'histoire troublée de l'homme, la marche vers le « grand ciel futur », le refus de la fatalité, le choix de la responsabilité personnelle et l'assurance que tout l'univers marche vers son accomplissement. Il aurait aimé enfin que soit reconnue la nécessité d'une poésie lyrique : au-delà de la singularité du poète, l'expression chaleureuse, personnelle, impliquée, en somme, d'une sensibilité éclairée par la raison, qui choisit les formes poétiques les plus variées pour dire l'expérience humaine : « les grands poèmes prophétiques » de *Combats avec tes défenseurs* comme « les petits chants fragiles et furtifs » des *Cantos*.

29 avril 2012 - 105 -